BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : Pierre GRIMAL, *Institut d'Études latines*, 1, rue Victor-Cousin, 75230 – Paris Cedex 05, avant le 31 décembre de l'année 1988. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être l'objet d'une recension que dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

Joseph B. SOLODOW, *The latin particle quidem* (American Classical Studies, n° 4) : The American Philological Association, 1978.

Ce n° 4 des *American Classical Studies* est une monographie de 151 pages (reproduction d'un dactylogramme) consacrée à la particule *quidem*. Le corpus réunit des exemples choisis, assez nombreux, de Plaute à Apulée ; très rares citations d'Ammien Marcellin, aucune des auteurs chrétiens. D'ailleurs J. B. SOLODOW se défend d'avoir examiné les faits d'un point de vue historique. Ce travail respire l'honnêteté et le bon sens ; il reste strictement au contact de l'usage. La rédaction comme le plan est limpide [1]. Il est certain qu'après avoir refermé ce livre, on se sent plus à l'aise devant les traductions divergentes, et parfois contradictoires, auxquelles se prête *quidem* : *certes, il est vrai, qui plus est, en revanche*, etc... Cette apparente dispersion sémantique avait conduit les prédécesseurs de J. B. SOLODOW (W. GROSSMANN, 1880 !, A. LUDEWIG, 1891, et d'autres de la même époque, voire antérieure) à ranger les sens de *quidem* dans plusieurs tiroirs bien compartimentés : ainsi, pour GROSSMANN, « restrictif, explicatif, concessif, continuatif, affirmatif, adversatif ». J. B. SOLODOW n'a pas de peine à dénoncer pareille rigidité ; il arrive que les mêmes exemples puissent être affectés (et ils le sont parfois !) à plusieurs cases. Il manque un signifié central auquel rapporter les sens apparents. Démarche juste ; mais on doute que J. B. SOLODOW puisse résoudre la question, quand on voit qu'il se contente du terme consacré de « syncrétisme » (simple constat) pour justifier l'union sous la forme du seul ablatif de trois cas préhistoriques. En fait, J. B. SOLODOW propose un système de rangement aménagé ; on évite ainsi les raideurs contraignantes de GROSSMANN, mais a-t-on avancé dans la solution du problème sémantique ? Pour lui *quidem*, terme emphatique, a un sens fondamentalement contrastif : deux termes sont mis en opposition, le premier accompagné de *quidem*, le second d'une « particule » adversative (le plus souvent *sed*). *Infecunda quidem, sed laeta*, Virg., *Georg.*, 2, 48. Mais *quidem* peut lui même être adversatif, s'il est placé dans le second membre (= *cependant, du moins*). On le dira emphatique si aucun contraste n'est en vue ; il peut aussi être restrictif (*du moins*) ou extensif (*qui plus est*). J. B. SOLODOW a le mérite d'ouvrir des tiroirs intermédiaires, comme « adversatif-extensif », ou « adversatif-emphatique ». Il souligne avec pertinence que *quidem* n'est pas forcément incident au mot qu'il suit, et qu'il peut fonctionner comme « adverbe de phrase ». C'était la bonne voie. On peut regretter que J. B. SOLODOW ne s'y soit pas avancé plus hardiment et qu'il ait laissé de côté la question

1. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas réuni en une véritable bibliographie, les références éparses dans les notes.

de savoir comment le locuteur manifeste le sentiment qu'il a de la cohérence phrastique ou discursive. Il aurait sans doute mieux fait voir les racines de la polysémie assez déroutante de *quidem* ; un simple jeu de tiroirs supplémentaires n'y suffit pas.

Guy SERBAT.

Reinhold KONTZI (ed.), *Substrate und Superstrate in den romanischen Sprachen* (coll. « Wege der Forschung ») : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1983, 551 pages.

Les langues romanes offrent au linguiste un domaine de choix, pour l'étude des contacts et interférences entre langues. La vaste question des « substrats » puis celle des « superstrats », voire des « adstrats », a passionné le monde savant dès la fin du XIX[e] siècle. Elle fait l'objet de nombreuses communications au Congrès International des Linguistes de 1936 (Copenhague) ; elle représente l'objet même de celui de Bruxelles, qui, vu sa date (1939) ne put avoir lieu, mais pour lequel on possède les résumés des exposés qui devaient y être présentés. On se réjouira donc d'avoir sous la main, réunis en un volume, de nombreuses études sur ces questions, depuis celles d'ASCOLI, de M. PIDAL, de MEILLET, jusqu'aux environs de 1960. On aurait aimé, évidemment, que l'enquête fût poursuivie durant les vingt années suivantes. La seule contribution récente — et d'ailleurs originale — est celle qu'apporte l'éditeur lui-même : *Zusammentreffen der arabischen Weltmit der romanischen* (p. 387-450). Il nous rappelle utilement, si on l'avait oublié : 1) qu'il y a des mots d'origine latine dans le Coran (par ex. *strata*, qui a vraiment vocation à l'universalité ; 2) qu'avec des fortunes diverses, plusieurs pays latinophones ont subi l'occupation arabe : Afrique du Nord, Espagne, Sicile, Malte, notamment. On suivra avec intérêt l'affinement progressif des méthodes d'analyse, depuis les débats initiaux sur le devenir de /u/ en pays celtique, sur la sonorisation des consonnes intervocaliques, jusqu'aux controverses avec le structuralisme. La situation de l'Italie est particulièrement étudiée, avec le problème toujours ouvert des substrats grec, osque et ombrien, étrusque, celtique. Tout cela intéresse directement le latiniste. Soulignons pour finir un des mérites de cet ouvrage : il propose une vaste bibliographie, non pas en vrac, mais méthodique (par ex. le « substrat celtique » fait l'objet de la p. 487).

Guy SERBAT.

Rainer HÖFER, *Die neutralen Verbalabstrakta auf -*es/-os im Griechischen und lateinischen* : Königstein/Ts., Verlag Anton, Hain, 1984, 161 pages.

Cette brève étude veut embrasser les dérivés en **-es/-os* du grec et du latin ; vaste entreprise, qui est ramenée à des proportions plus acceptables de plusieurs façons : 1) l'auteur traite beaucoup plus du grec que du latin ; 2) de tout l'effectif des dérivés en **-es/-os*, il ne s'attache qu'aux « abstraits verbaux », pour lesquels ils reprend la définition de PORZIG ; or les « abstraits verbaux » sont très minoritaires dans cette formation (env. 40 sur 171 en grec, 7 sur 47 en latin !) ; 3) son étude reste sommaire, même si elle apporte çà et là des observations fines et des suggestions intéressantes. Pour la morphologie, R. HÖFER reste étroitement tributaire de FRISK ; il répète que les dérivés en **-es/-os* forment une classe indo-européenne (racine au degré *e*, accentuée, etc...). Il y avait déjà là matière à réflexion : de quel indo-européen s'agit-il ? (Le degré plein dans les trois tranches morphologiques successives de **gen-es-os* mérite une explication, de même la rareté du degré *e* ; ou encore l'énorme masse de dérivés sans rapport avec quelque verbe

que ce soit ; et pourquoi ἄρος serait-il *dérivé* de ἄρνυμαι ? Il y a là une foule de questions qui ne sont pas mineures, car elles touchent aux fondements mêmes de la suffixation). Mais l'intérêt de R. HÖFER est ailleurs : dans la relation de l'abstrait avec le prédicat (le verbe) qu'il nominalise. Il expose avec beaucoup de clarté, exemple à l'appui, en quoi consiste « l'abstraction » du nom (perte des marques de temps, voix, mode, personne, rection) (p. 15-20) ; et il insiste sur l'emploi des périphrases composées d'un abstrait et d'un verbe « fonctionnel », comme εἶναι, γενέσθαι, τιθέναι, ou *facere*. On trouvera peut-être un peu monotones les listes de mots (généralement des extraits de FRISK ou de WALDE-HOFMANN), et le rangement des emplois selon le rôle syntaxique de l'abstrait par rapport au verbe. R. HÖFER souligne à juste titre qu'il n'y a pas synonymie parfaite entre la périphrase et le verbe simple ; la première permet une mise en relief du concept véhiculé par l'abstrait. Mais certaines affirmations paraissent contestables. Dans σῖνος μέγα ἔσται τῃ στρατιῇ (Hdt. 8,65) le datif n'est pas complément de l'abstrait seul, comme le répète R. HÖFER *passim*, mais du syntagme abstrait + verbe. De même il est osé d'affirmer (p. 114) que le latin ignore les tours où l'abstrait est sujet, surtout avec un datif complément ; voir, par exemple : *Buc.* 4, 11 et 5, 34 (*decus*) et — si l'on veut bien admettre qu'*honos* est un témoin crédible — *Buc.* 2, 53 : *honos erit huic quoque pomo*, dont la structure rappelle assez bien celle de l'exemple d'Hérodote cité plus haut. L'étude des champs sémantiques annoncée comme l'un des objectifs du livre, est fragile et superficielle (elle s'éclairerait si l'auteur tentait seulement de voir ce qu'ont de commun les « sentiments » (δέος) et « l'origine » (γένος) qui forment deux des trois champs qu'il distingue pour le grec). Quant au latin il n'y aurait, nous dit-il, aucun champ sémantique identifiable. La question majeure des rapports entre signifié suffixal et contenu sémantique des dérivés n'est même pas posée.

Guy SERBAT.

Wolfram AX, *Laut, Stimme und Sprache*, Studien zu drei Grundbegriffe der antiken Sprachtheorie : Göttingen, Vandenhock u. Ruprecht, 1986, 290 pages.

Dans la collection « Hypomnemata » (dont il forme le cahier 84) W. AX publie une version légèrement remaniée de la thèse qu'il avait présentée en 1982 au département d'histoire et de philologie de l'Université de Göttingen. C'est une étude extrêmement solide et approfondie, propre à jeter un jour nouveau sur les conceptions linguistiques des Anciens. Certes l'intérêt de l'auteur se porte principalement sur *uox* (φωνή) ; mais il ne peut en éclaircir le contenu sans analyser d'une façon aussi détaillée ψοφος, *sonus*, λόγος, etc., c'est-à-dire sans mettre au jour et réexaminer les bases même de la grammaire. D'où la portée considérable de ce travail. On s'étonnera peut-être, au départ, du plan suivi : d'abord les Romains (1re partie) ; puis les fondements philosophiques (2e partie, des présocratiques aux stoïciens) ; ensuite les grammairiens grecs (3e partie) ; enfin un retour aux *Artes* romaines. Mais cette disposition circulaire ne surprend plus, elle satisfait plutôt l'esprit lorsqu'on a suivi jusqu'au bout l'auteur dans sa démarche. Par leur abondance même, les *Artes* permettent de poser plus nettement les questions qui ont occupé aussi, et d'abord, les Grecs, mais que l'indigence relative, ou les incertitudes, de la documentation proprement grecque risqueraient de laisser dans l'ombre. On sait que les *Artes* commencent en général par un *De Voce*. Mais dans la conception de la *uox* et dans les oppositions auxquelles elle se prête, il y a, selon W. AX, deux traditions : celle qui s'incarne surtout dans Donat : la *uox* est articulée ou confuse (susceptible d'être mise par écrit ou non). L'autre courant est représenté par Priscien : la *uox* est articulée ou non articulée ; mais chaque catégorie connaît les oppositions

écrit / non écrit, doué de sens / dépourvu de sens. Cette organisation différente des « diérèses », étudiée très minutieusement, à grand renfort de textes, va justement guider l'enquête rétrospective de W. AX, aux sources mêmes de la philosophie grecque. Il le fait sans ménager sa peine, avec toutes les ressources de la philologie la plus exigeante. Il faut à tout moment s'efforcer de dissiper le flou dans la terminologie des Anciens, interpréter correctement les témoignages indirects, mesurer l'aide que l'acoustique, la médecine, la théorie musicale (Archytas) peuvent apporter à l'étude grammaticale. Aristote occupe à bon droit ici une place prépondérante, puis les stoïciens, au témoignage des successeurs. On trouvera constamment dans ce livre, avec des résumés lucides et honnêtes des mises au point très précieuses sur le sens de φωνή, λόγος, λέξις, στοιχεῖα et autres termes fondamentaux. La troisième partie donne l'occasion de rouvrir des dossiers controversés, comme celui de Denys le Thrace (il manquerait à son traité un Περὶ φωνῆς initial). Il serait trop long d'exposer ne serait-ce que succinctement les pertinentes études (autant de monographies !) sur Lucrèce (IV, 524, sq.), sur Varron (auquel on sait que FUNAIOLI attribue le *De voce* de Diomède). W. AX, si clairvoyant dans le détail, possède aussi l'art de la synthèse et des vues générales. Examinant un certain nombre de travaux récents (CALBOLI, DI BENEDETTO, PINBORG...) W. AX estime au contraire que sa propre enquête confirme la dualité de la tradition grammaticale, telle que l'a schématisée BARWICK (avec toutefois quelques retouches à BARWICK). En conclusion, un livre lourd d'érudition, mais animé par une passion pour la clarté et la précision ; un livre que liront, ou consulteront avec profit tous ceux qui ont conscience que la question du signe linguistique n'est pas fondamentale pour les seuls linguistes.

Guy SERBAT.

Paolo MARTINO, *Arbiter*, 1986, Consilio nazionale delle Ricerche e dipertimento di Studi Glottoantropologici dell' Universitá di Roma, « La Sapienza » ; 129 pages.

Le livre assez bref mais dense de P. MARTINO (réélaboration d'une thèse de 1979) commence par une revue critique de la plupart des étymologies proposées jusqu'à maintenant pour *arbiter* : *arbiter* rattaché à l'ombrien *aḥ*-(= *ad*), un *-biter* qui serait en relation avec le verbe latin *baetō, bitō, aller*, attesté également en osque et en ombrien. Il est bien vrai que *baetō* italique reste obscur, que le *i* de *arbiter* ne s'explique que par des artifices, que le « rhotacisme » ombrien de *d* s'explique mal devant une autre consonne que *f* ; ce n'est donc pas sans raison qu'ERNOUT et MEILLET n'accueillaient qu'avec réserve l'hypothèse acceptée pourtant par BRUGMANN, THURNEYSEAN, DEVOTE et bien d'autres. D'une manière très incisive, P. MARTINO montre la faiblesse des autres étymologies avancées, qui sont parfois d'une extraordinaire ingéniosité. Pour lui, *arbiter* (comme l'ombrien *aḥputrati*) dépend de la racine sémitique (phénicienne) *'rb* qui, entre autres acceptions, désigne la « médiation ». *Arbiter* prend ainsi place, avec *arrabō, arrae* qui lui sont directement apparentés, dans le groupe assez fourni des termes commerciaux répandus par les Phéniciens dès l'époque royale de Rome (et qui sont parfois ce que Marcel COHEN appelait des « mots-bouchons » préhistoriques, surnageant aux abords de la Méditerranée après les vagues d'invasions sémites et indo-européennes).

Si l'on néglige la polysémie — assez gênante — de *'rb* en sémitique, on sera séduit par la thèse que P. MARTINO développe avec une sorte de passion. Il excelle à faire revivre « l'ambiente » de ces marchés cosmopolites où des négociants de toutes origines côtoyaient les gens du pays, et à faire sentir combien y était nécessaire *l'arbiter* personnage extra-judiciaire certes (comparaison fertile avec le *iudex*)

habilité spécialement à régler les conflits entre Romains et étrangers, avant qu'un *praetor* ne soit spécialisé dans cette fonction.

Cette partie de la thèse est intéressante et convaincante. On ne suivra peut-être pas P. MARTINO dans tous les développements où le pousse son enthousiasme. Son explication d'*arillātor, marchand ambulant*, apparaît dans le détail assez fragile. Comment croire que ce soit, latinisé par un suffixe complexe *-lātor* le nom du dieu étrusque *Aril*, dieu important qui assume une sorte de médiation (tel *Atlas*) entre la terre et le ciel, *Aril* représentant, avec le suffixe étrusque *-il*, notre *'rb* phénicien ? On aimerait ici quelques confirmations : quels autres dieux de premier rang doivent leur nom à un *terminus technicus* étranger ? On regrettera aussi — et dans la mesure où la peinture du rôle de l'*arbiter* est plus séduisante — que P. MARTINO n'ait pas résolu quelques difficultés formelles têtues. Le *-i-* reste obscur. L'appel au suffixe *-tero-*, à l'exemple de *magister*, n'emporte pas l'adhésion. Une base *arbi-* (même si l'on insiste sur la fonction médiatrice de l'*arbiter*) semble mal s'accorder sémantiquement avec les autres bases dotées du suffixe *-tero-* « positionnel ». L'auteur a sans doute tort de laisser croire que tout est réglé. Ce petit défaut est l'envers des qualités de ce livre rigoureux, stimulant, amplement informé dans des domaines très divers qu'il a le mérite d'exploiter simultanément : grammaire comparée, civilisation romaine, langues et sociétés sémitiques, rapports entre Phéniciens et populations italiques. En dépit des réserves ci-dessus, on le lira avec profit et avec intérêt.

Guy SERBAT.

Charles MOUTON, *Aspects grecs, aspects russes* à la lumière des traductions modernes de textes anciens (Biblioth. Fac. de Philos. et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CCXLIV) : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 193 pages.

Cet ouvrage est présenté comme un travail d' « aspectologie contrastive » ; le russe (moderne) servant en quelque sorte de réactif pour mieux faire saisir la valeur des temps du grec ancien. Un tel exercice — comme tout ce qui relève de la « typologie » — suppose une très bonne maîtrise des langues sur lesquelles on s'appuie, russe, grec, français (vu les traductions) latin à l'occasion (pour en dénoncer le modèle envahissant) ; c'est une qualité qu'on ne peut dénier à Ch. MOUTON. On ne saurait non plus contester son exactitude ni son respect des faits (on serait plutôt tenté de lui faire un léger grief des interminables listes d'exemples trilingues qui occupent dans ce livre la plus large place ; pour ne rien dire de l'écriture cyrilique qui gênera plus d'un lecteur : est-il nécessaire de noter, en graphie russe, *pliouskvamperfekt*, p. 21, pour désigner le plus-que-parfait ?). L'étude repose sur la confrontation d'œuvres en grec ancien (principalement Hérodote, auquel s'ajoutent des fragments d'Homère, de Platon, de l'orateur Lycurgue et de Plutarque) avec leur traduction en russe des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Conduit très minutieusement, ce travail comporte de beaux et limpides développements (comme l'opposition déterminé/indéterminé, le fonctionnement des préverbes en russe, p. 103-114). On appréciera la clarté de ses explications sur l'ambiguïté apparente du futur et du subjonctif aoriste grec (πράξω ; p. 134) — d'où il est conclu que ce qui compte, c'est l'aspect perfectif — ; de même sur les impératifs grecs.

Mais d'autres points appellent des réserves : la bibliographie est largement dépassée. D'ailleurs, pour l'essentiel le rôle de l'auteur consiste à débattre avec HUMBERT, à pousser plus loin ses intuitions, à le corriger à l'occasion. Le reproche le plus constant qu'il lui adresse c'est de compter l'aoriste, parmi les « temps » ? Comment faire, quand pèse sur nous la millénaire tradition des χρόνοι et des *tempora* ? D'ailleurs, dans son désir *d'accorder plus de place à l'aspect* (c'est sa conclusion),

comme dans ses affirmations répétées que l'aoriste est *purement aspectuel*, il néglige commodément le fait à peu près constant qu'à l'indicatif cette forme aspectuelle situe aussi le procès dans le passé. D'où une problématique plus complexe qu'il ne laisse croire ; et d'ailleurs face à l'aoriste du grec ancien, c'est bien le *Perfectif passé* russe qu'il pose lui-même régulièrement. Si Ch. MOUTON avance assez souvent des données utiles (et commodes à consulter), on souhaiterait chez lui un approfondissement théorique qui permît de surmonter les vieilles oppositions. On a trop usé, par exemple, des notions d'abstrait (le temps !) et de concret (l'aspect !) depuis les néo-grammairiens et les sociologues durkheimiens. Fallait-il consacrer tant de place à des citations répétitives de grammairiens russes (p. 145), à l'expression de l'antériorité par un simple aoriste (russe : *le chien courut après la pierre que son maître lui jeta*). Pour le présent, on voit ressortir les vieilleries vraiment inusables comme : *il est d'aspect duratif* (p. 25-26) ; il a *beaucoup d'extension* (d'autres et parfois les mêmes le considèrent comme un « *point nul* ») ; d'où des « empiètements » sur le passé et sur le futur, etc... Nulle part n'est mentionné le fait capital qu'en russe le seul « présent » est apparemment imperfectif (c'est-à-dire correspond à un prétérit que nous traduisons par un imparfait) mais qu'il *neutralise* en fait l'opposition perfectif/imperfectif (le « présent » perfectif servant de futur). Sur ce point, comme sur bien d'autres, l'auteur suit une tradition scolaire qu'il ne remet pas en cause. Utiliser une phrase à interprétation « gnomique » comme preuve de l'éventuel signifié « présent » du perfectif (passé), ce n'est pas sérieux : r. *borodo xyrosla, a uma ne vynasla, sa barbe a poussé, mais n'a pas fait sortir ses idées* = cheveux longs, idées courtes ! Pourquoi regretter (p. 131) qu'il ne soit pas possible de confronter le grec ancien et le russe ancien ? Il y a la Bible de Cyrille et Méthode — même si leur langue n'est pas exactement le vieux russe. Il faut faire attention aux flottements terminologiques : si le futur grec a fondamentalement une « valeur » aspectuelle (perfective), éviter de dire que les éléments contextuels peuvent lui apporter par surcroît une « valeur » durative (p. 134). Affirmer de même que le perfectif passé (aoriste) est « ponctuel », c'est fâcheux, surtout quand l'auteur produit les fameux « aoristes complexifs » du grec qui existent aussi en russe, en latin et en français (*il règna 30 ans*, voir p. 117, 118 et 120). Comparer deux langues différentes pour les comprendre plus finement l'une et l'autre, c'est une entreprise louable et utile. Mais on risque de rester un peu trop à la surface des choses si les concepts en cause n'ont pas été préalablement réexaminés et approfondis.

Guy SERBAT.

Cl. PURNELLE-SIMART, G. PURNELLE, *Ovide, Ars amatoria, Remedia amoris, De medicamine, Index uerborum, Listes de fréquence, Relevés grammaticaux* : Liège, 1987, 298 pages.

Cet ouvrage est dû à des membres de l'équipe du L. A. S. L. A. de l'Université de Liège, qui a mis au point une méthode de lemmatisation et d'analyse du latin assisté par ordinateur, que les auteurs exposent et justifient. Il comporte trois grandes subdivisions : — *index uerborum*, — des listes de fréquence de mots classés en ordre de fréquence décroissante et en ordre alphabétique, — plusieurs relevés grammaticaux.

Un seul point de cette étude peut sembler contestable : la limitation du corpus à l'*Ars amatoria*, aux *Remedia amoris* et au *De medicamine*. La raison avancée pour justifier un tel choix est peu convaincante : c'est avec ces textes qu'Ovide se démarquerait de ses aînés et se détacherait le plus nettement de l'expression subjective. Il reste donc à souhaiter que cette enquête, qui, d'ores et déjà, apportera une aide

précieuse aux chercheurs en grammaire et en stylistique, soit étendue à toute l'œuvre érotique d'Ovide.

Jacqueline FABRE.

Rossana VALENTI PAGNINI, *Il potere e la sua immagine. Semantica di* species *in Tacito* (Studi e Testi dell'Antichità, XIX) : Napoli, 1987, 141 pages, 20.000 lires.

L'ouvrage se divise en quatre chapitres très rigoureusement enchaînés. Dans le premier, l'auteur détermine les valeurs fondamentales de *species* : une valeur dénotative et objective, celle de « regard », « aspect extérieur », « spectacle », une valeur connotative et subjective, celle des « apparences » qui se situent au-delà de la réalité : « image », « représentation » ou « idée qu'on se fait d'une chose », « illusion », « simulation » ; elle en rapproche différents synonymes ou quasi-synonymes tels que *imago, effigies, simulacrum*. Elle effectue ensuite un rapide, mais substantiel survol des emplois de *species* dans la littérature latine antérieure à Tacite. A l'origine, ce sont principalement les valeurs dénotatives qui sont représentées ; chez Cicéron apparaît celle de « idée », « conception » sous l'influence des mots grecs ἰδέα et εἶδος ; une attention toute particulière est accordée à la littérature historiographique dans laquelle est soulignée la capacité des valeurs connotatives du mot à donner une représentation dramatique des événements.

Chez Tacite, R. VALENTINI PAGNINI décèle une évolution lente mais nette des valeurs dénotatives à peu près seules présentes dans le *Dialogus de oratoribus* et la *Germania* vers les valeurs connotatives qui prennent de plus en plus le pas dans les œuvres historiques en raison de la capacité indiquée ci-dessus. Mais, de surcroît, le mot permet de faire ressortir l'écart entre la réalité et l'apparence ou l'interprétation subjective. Il en résulte une extension naturelle de son emploi par l'auteur de l'*Agricola*, des *Histoires* et des *Annales*, qui s'en sert notamment pour traduire l'écart entre la réalité de l'absolutisme des princes et l'apparence républicaine des institutions. Il prend ainsi une place tout à fait essentielle dans l'expression des idées de l'historien ; par l'emploi de *species*, Tacite démonte le mécanisme même de la politique des empereurs et dévoile les véritables aspects d'un pouvoir absolu et arbitraire. Plus qu'elle ne l'avait fait dans la première partie du développement, l'auteur complète son étude par l'examen de divers termes, substantifs, adjectifs (*speciosus*), verbes qui appartiennent au champ sémantique de *species* ; signalons, en particulier, la remarque, p. 102-103, sur les emplois de *introspicio* qui exprime le fait de « pénétrer » dans l'essence même du pouvoir (*arcana imperii*).

Sous un volume modeste, cet ouvrage est d'autant plus important qu'une riche et substantielle bibliographie, abondamment évoquée dans les notes, permet à l'auteur de suggérer au lecteur de nombreuses et intéressantes voies de recherche.

J. HELLEGOUARC'H.

Scriptores latini de re metrica. Concordantiae-Indices, Equipo de Investigación dirigido por J. LUQUE MORENO, 4 vol. : I. J. LUQUE MORENO, *Presentacion*, 312 pages ; II. Pedro R. DIAZ Y DIAZ, *Rhetores*, 596 pages ; S. VILLEGAS GUILLEN, *Marius Plotius Sacerdos*, 370 pages ; F. FUENTES MORENO, *Isidorus Hispalensis*, 246 pages : Departamento di Filologia latina, Universidad de Granada, 1987.

C'est un très vaste programme que se sont proposé de réaliser le professeur J. LUQUE MORENO et ses collaborateurs : pour donner une meilleure connaissance des doctrines métriques de l'Antiquité, rassembler sous forme de concordances et

d'index le matériel qui est fourni en ce domaine, non seulement par les spécialistes que sont les grammairiens antiques, mais aussi par tous les auteurs et tous les textes qui ont, d'une façon ou d'une autre, touché à ces questions.

Le premier volume est consacré, comme son titre l'indique, à la présentation par son principal initiateur, des buts et des modalités de l'entreprise. Pour notre information sur la métrique antique, nous avons à notre disposition les textes des poètes, d'une part, de l'autre, les traités doctrinaux ; or, seuls ces derniers permettent une bonne connaissance de la technique des textes, de leur dispersion chronologique, ainsi que de la grande variété des domaines et des points de vue. Sont finalement retenus ceux qui vont jusqu'à la fin du VII[e] siècle après J.-C. ; ils sont classés dans les dix catégories suivantes : métriciens, grammairiens, rhéteurs, musiciens, commentateurs et scoliastes, philosophes, auteurs de traités sur l'orthographe, poètes et traités poétiques, autres œuvres d'auteurs inclus dans les groupes 1, 2, 3, 4 et 7, autres œuvres en général. La distinction entre les deux dernières n'est pas très claire et sa pertinence n'apparaît pas bien. Chaque auteur, chaque texte est soumis à une enquête très minutieuse, dont les détails sont donnés p. 139-155.

Pour la collecte et l'exploitation de ce matériel, il est fait appel à un traitement informatique, dont les modalités, extrêmement complexes, sont indiquées p. 157 sq. ; il est bien entendu impossible de les exposer ici en détail. Disons simplement que cela donne lieu à l'établissement de trois fiches dont les modèles sont présentés p. 169, 185 et 194 : L (lexique), E (exemples), F (sources : en espagnol *fuentes*). Le premier groupe (L) représente 124 676 fiches pour 154 auteurs ou œuvres, le deuxième (E) 9 935 et 90, le troisième (F) 2 117 et 53. Aux pages 215 sq. est donnée une liste des travaux et des recherches que doit permettre le matériel ainsi rassemblé. A la fin du volume I sont mentionnés les noms des membres du groupe qui effectue cette recherche : six pour l'équipe de direction, dont son chef, J. LUQUE MORENO, et trente-neuf autres personnes.

Les volumes II, III et IV, consacrés respectivement aux rhéteurs, à M. Plotius Sacerdos et à Isidore de Séville, constituent les premiers résultats concrets de l'entreprise. Dans chacun d'entre eux, après une introduction portant sur le ou les auteurs et textes concernés, et une liste des éditions de référence ainsi que celle des sigles utilisés, on trouve une concordance des termes techniques de métrique présents dans le ou les textes analysés, puis deux index : 1. celui des exemples classés a) par finalité, b) par auteurs des exemples, c) par auteurs d'où sont tirés ces exemples dans le volume II, par ordre d'apparition dans l'œuvre pour les deux autres ; 2. celui des sources avec deux classements : a) celui du nom de la source, b) celui des traités que mentionnent les sources dans le volume II, celui de l'ordre d'apparition dans l'œuvre pour les deux autres.

Il me paraît superflu d'insister sur l'importance et l'utilité d'un tel travail, dont le caractère ingrat n'échappera à personne. Toutefois, c'est en me référant à cette utilité même que je présenterai quelques réserves. Le recours nécessaire à l'informatique impose inévitablement l'emploi d'une foule de sigles désignant les auteurs, les textes, les termes techniques, etc., dont la liste détaillée est donnée dans le volume I ; mais ils ne sont repris que partiellement en tête des suivants, et inégalement selon chacun d'entre eux, si bien que leur insuffisante compréhension rend parfois malaisée l'utilisation des volumes. En deuxième lieu, les auteurs ont cru bon de ne pas adopter dans les concordances un ordre uniforme et purement alphabétique, mais d'y combiner un classement suivant le sujet traité et l'ordre chronologique des textes et des traités : cela conduit à une complication supplémentaire, bien inutile à mon avis. Enfin, les références sont données d'après la page et la ligne de l'édition retenue ; la raison en est que c'est le mode de citation obligé pour

les *G. L. K.* et qu'il convenait, nous dit-on, d'uniformiser. Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas été possible d'utiliser deux modes de référence différents pourvu que cela fût clairement précisé. Certes, la solution adoptée n'a qu'un inconvénient mineur si l'auteur ou le texte sont uniques, mais lorsqu'il y en a un assez grand nombre, comme c'est le cas dans le volume II, cela conduit à une complication supplémentaire et presque rédhibitoire ; une liste des éditions est bien donnée en tête de chaque volume, mais il y a bien peu de chances que le lecteur ait justement sous la main toutes celles qui seraient nécessaires.

Un travail de cette ampleur étant inévitablement amené à recevoir un certain nombre de modifications et d'améliorations au cours de sa réalisation, mes remarques n'ont d'autre but que de soumettre aux auteurs les réactions d'un éventuel utilisateur devant les quelques défauts d'un ensemble que cela ne m'empêche nullement d'apprécier et d'admirer très sincèrement.

J. HELLEGOUARC'H.

José RIQUELME OTÁLORA, *Estudio semantico de* purgare *en los textos latinos antiguos* : Saragosse, Prensas Universitarias, 1987, XVI-191 pages.

Le travail philologique, qui repose sur un vaste *corpus* exploité à l'aide de lexiques et de lectures (rappelons qu'Apulée et Caton, entre autres, sont indexés depuis longtemps, Ammien, Ausone, les *Panégyriques*, etc., à date plus récente), a été conduit avec beaucoup de soin et de rigueur, mais la problématique théorique paraît un peu courte et retardataire. Assurément A. HUS, pour *Doceo*, et C. MOUSSY, pour *Gratia*, ont fourni d'excellents modèles, mais il y a vingt ans de cela. La notion de sème est utilisée de façon peu satisfaisante : principal / secondaire, et semble se référer à la situation extra-linguistique. Du coup l'analyse en profondeur des constituants sémantiques est à peu près laissée de côté. Au lieu de cela on nous donne — dans une perspective taxinomique — des classifications subtiles et de multiples tableaux hiérarchiques hérissés de numéros et de lettres, sans le moindre repère concret ; il aurait fallu nous donner, comme A. HUS, une table explicative des sigles. Il est dommage que l'excellent travail de B. GARCIA HERNANDEZ sur « voir » (Salamanque, 1976) paraisse ignoré ; sa perspective linguistique très moderne aurait rendu service.

Purgare est ici étudié jusqu'à l'époque chrétienne, dans quantité d'exemples bien choisis, selon une quadripartition : physique, emploi poétique, domaine social, religieux. L'idée de base est que le sens est d'abord concret : *limpiar* « nettoyer ». C'est sans doute vrai, mais nous aimerions en savoir plus. On nous cite les diverses applications : champ, fossé, maison, vase, minerai, laine. Chaque fois on enlève quelque chose : les mauvaises herbes, la vase, la poussière, les dépôts, les impuretés, divers débris. Le sème négatif, « débarrasser de », apparaît bien dans la préfixation et la syntaxe (*de, ex* et *ab*) ; tantôt l'objet est externe, comme ici, tantôt il est interne (poisson à vider, fruit à éplucher, arbre à tailler, mal à chasser), tantôt enfin on opère simplement au tri (graines). Il y a donc toujours élimination, mais au profit d'une qualité supérieure, d'une amélioration intrinsèque du produit (cf. *repurgare*).

L'arrière-plan étymologique n'est pas étudié. C'est regrettable, car l'archaïque *purigare* oriente du côté des verbes « composés » comme *nauigare, fumigare*. Le sens n'est pas celui d'un causatif tel que *purificare*, attesté depuis Pline. Du coup la vieille étymologie par **pur* « feu » (littér. « bouter le feu ») devient possible, si l'on part des brûlis et du débroussaillage. La spécificité du latin des Chrétiens n'apparaît pas assez ; évidemment les acceptions concernent fondamentalement la morale et la religion ; il fallait insister davantage sur le sens d' « excuser, absoudre » et

celui d' « expier » (au passif, cf. le *purgatoire*). Cette étude amène à poser des questions, faute d'y répondre ; c'est donc un travail utile.

Pierre FLOBERT.

Santiago LOPEZ MOREDA, *Los grupos lexemáticos de « facio » y « ago » en el latín arcaico y clásico. Estudio estructural*, Universitad de León, Servicio de publicaciones, 1987, 275 pages.

Cette étude lexicologique à dominante sémantique se situe dans la lignée des travaux d'E. COSERIU et B. POTTIER, et plus immédiatement de B. GARCIA HERNANDEZ. Elle reprend le système des classes verbales proposé par ce dernier, distinguant entre deux verbes : des relations intersubjectives (entre deux verbes ayant des sujets différents et, à notre avis, dont l'un a pour sujet l'agent et l'autre le patient d'un même procès : *faciō-fiō*), des relations intrasubjectives (entre deux verbes pouvant avoir des sujets identiques, mais, à notre avis, ne correspondant pas au même procès : *agō* « être actif »-*quiescō* « se reposer »), des relations séquentielles (pour deux verbes envisageant le même procès sous deux angles différents et à deux points différents de sa réalisation : non résultatif-résultatif, *faciō-conficiō* « achever »), et des relations extensionnelles (par exemple, la répétition d'un procès : non itératif-itératif, *agō-agitō*).

Le corpus est celui des verbes *facere* et *agere* à l'époque archaïque et classique, ainsi que des verbes tirés de ceux-ci par « modification » (terme d'E. COSERIU), c'est-à-dire avec changement sémantique et sans changement de catégorie grammaticale, soit les verbes préverbés et suffixés sur les bases *facere* et *agere*. Ainsi pour *facere* : a) suffixés : *factitō*, *facessō*, b) préverbés *con-ficiō*, *re-*, *dē-*, *suf-*, *ad-*, etc. ; pour *agere* : a) suffixés : *actitō*, *agitō*, b) préverbés : *ab-igō*, *ad-igō*, *amb-igō*, *cōgō*, etc.

L'auteur distingue trois verbes *faciō* et deux verbes *agō* (le second verbe *agō* se subdivisant lui-même en deux). Leurs verbes « modifiés » fournissent l'occasion d'une étude sémantique et syntaxique, inspirée des travaux de B. POTTIER sur les éléments de relation et les prépositions latines. On note un intéressant passage sur les locutions en *facere*, les composés en °-*faciō* et °-*fic-ā-re*. L'auteur procède à une étude sémantique du sujet, de l'objet de ces verbes, de leurs différents emplois transitifs, absolus, causatifs, etc., du passage d'*agō* verbe de mouvement à *agō* verbe d'action, de ses emplois techniques, terminant par une étude oppositive de *facere* et *agere*, avec des cas de neutralisation.

On regrette quelques petites coquilles : par exemple *redeō* coupé *re-deō* (au lieu de *red-eō*, p. 16), la notation de la relation de dérivation par les signes ⟨ ou ⟩ (p. 54, 214, etc.), qu'il conviendrait de réserver pour signifier « provenant phonétiquement de, évolution phonétique de », l'omission probable d'une virgule dans « *iūs -ris* », p. 54. Enfin *lītigāre* (p. 54), quelle que soit sa formation — composé ou agglutiné —, ne vient pas de « *lītis* » tel quel, mais du mot *līs, lītis*.

Cette excellente étude est tout à fait représentative de l'originale « école espagnole », développée autour de B. GARCIA HERNANDEZ, et se consacrant à l'étude lexicale des verbes latins.

Michèle FRUYT.

Frédérique BIVILLE, *Graphie et prononciation des mots grecs en latin* (Bibliothèque de l'Information Grammaticale) : Paris, 1987, 31 pages, in-8°.

M^me^ F. BIVILLE a soutenu, en juin 1983, une très importante thèse consacrée aux *Emprunts du latin au grec : approche phonétique*. Ceux qui eurent le privilège

de siéger à son jury savent que ce travail constitue, depuis la thèse de P. FLOBERT, datant de 1973, la plus remarquable contribution à l'étude de la langue latine ; la plus utile aussi ; et qu'il n'y a pas là matière à enchanter les seuls linguistes : les historiens de la civilisation, et des osmoses gréco-latines, profiteront tout autant d'une telle lecture, enrichissante à des degrés divers pour tous les latinistes, quels qu'ils soient. Raison de plus pour déplorer, cinq années après la soutenance, la non-parution de ce remarquable travail dont l'impression, confiée à l'A. D. O. S. A. de Clermont-Ferrand, traîne fâcheusement en longueur. De guerre lasse, l'auteur a pris la décision de proposer, de son *opus maximum*, un résumé pratique. Nous ne pouvons que l'en remercier.

Le parti pris est celui de la simplicité et de la commodité. Dès l'*Avant-Propos*, p. 5, il nous est dit que *cet opuscule, dans sa sobriété et son austérité, se veut avant tout pratique et accessible.* De fait, il constitue un *vade-mecum* qui, en une série de paragraphes consacrés, dans l'ordre, aux voyelles, diphtongues, consonnes (ou signes consonantiques) du grec, propose au lecteur les grilles de correspondances, translittérations, ou adaptations, rencontrées en latin. Ne nous étonnons pas qu'à un unique phonème (ou signe graphique) du grec répondent éventuellement deux ou plusieurs adaptations latines : il convient en effet, en latin mais aussi en grec, de distinguer époques et régions différentes, niveaux de langue, contextes socio-culturels, etc... En dépit de tous ces facteurs de complication, nous devons reconnaître à l'auteur le mérite d'une constante limpidité. Nul doute que cette « table d'équivalences » constituera entre beaucoup de mains un instrument des plus utiles.

Il est évident que F. BIVILLE a dû, par rapport à la thèse originelle, consentir des sacrifices déchirants. Nous partageons ce sentiment en voyant, par exemple, résumer en 11 lignes (p. 24-25) les longs et riches développements consacrés à ϝ (digamma) ; ou en 25 lignes (p. 25) le substantiel et nutritif chapitre dévolu à *Z* (dzèta). L'auteur n'a cependant, semble-t-il, rien retranché à son ambition. Le présent opuscule est présenté, p. 5, comme *visant à donner un aperçu d'ensemble de la variété et des traitements graphiques et phonétiques rencontrés dans les mots d'origine grecque, et* permettant de les comprendre et de les dater (c'est nous qui soulignons). La bonne parole est de même, p. 6, annoncée aux hellénistes qui *pourront découvrir dans l'examen des faits latins des témoignages leur permettant, selon les cas, de confirmer ou de remettre en question la chronologie des évolutions phonétiques que le grec a connues.* Ces divers éléments de programme sont, dans la thèse originelle, remarquablement assortis d'effet. Le sont-ils autant dans le présent résumé ? Assurément, sous une forme aussi condensée, un total succès tiendrait de la gageure ; et nous ne songerions à formuler aucune réserve si l'auteur promettait moins. Mais des promesses ont été formulées : il faut donc juger sur pièces.

1) Une idée juste et féconde, abondamment développée dans la thèse, est que la variété des transpositions latines s'explique dès le niveau grec par la diversité, dialectale ou autre, des formes adaptées. Raison de plus pour apporter, sans contrevenir à un nécessaire laconisme, quelques précisions supplémentaires. P. 21, il conviendrait de rappeler que les originaux κοράλλιον (attique), κουρ- (ionien), κωρ- (dorien) reflètent l'étymologie populaire rattachant ces mots à κόρϝᾰ « jeune fille », et s'expliquent dès lors comme avatars dialectaux d'un ancien ορϝ. P. 18, parler de « variantes ει/ε devant consonne » est beaucoup trop général. Il faut en effet distinguer le cas d'ionien δέκνυμι (contre att. δείκ-), où il peut s'agir d'une simplification du groupe triconsonantique *-ykn-* ; et, sans rapport avec lui, le couple χειρ-άγρα/χερ- (d'où Pétrone *chiragricus*, Horace *chĕragra*), où nous avons affaire à la généralisation de deux thèmes anciens parfaitement explicables : χειρ- (χειρός ⟨**ghers-ós*⟩ et χερ- (χερσί ⟨**ghers-sí*⟩. P. 19-20, il est impropre de parler d'une « simplification de ει (ou οι) en hiatus ». Les formes πλατεία, ποιητής, ne comportent nulle-

ment une « diphtongue en hiatus », mais bien une voyelle suivie de géminée (*eyy-*, *oyy-*) dont la simplification permettra la perte ultérieure de *y* resté intervocalique. P. 24, la thèse de F. BIVILLE montrait fort bien que les verbes latins en *-isso* (type Plaute *atticissat, sicilissat*) ne constituent pas des adaptations de grec -ίζω, mais bien plutôt des translittérations exactes d'originaux grecs en -ίσσω. Ici, rien n'est dit de leur aire d'occurrences, seule l'affirmation de leur existence étant posée.

2) Le grec se voit fréquemment attribuer la responsabilité réelle de traits qu'au premier abord on imputerait au latin. Convenons volontiers que F. BIVILLE a souvent raison, et redresse heureusement la perspective. Est-il, toutefois, satisfaisant de lire, p. 21, que la transcription de Εὐλαλίου par *Eolalii* manifeste une ouverture du deuxième élément de diphtongue (*eu*)*eo*) « en grec *ou* en latin » ? En grec nous est fort connue une évolution εο)ευ (qui affecte notamment, à partir de la fin du V^e^ siècle a C., le sud-est égéen : Sud de l'ionien asiatique ; îles doriennes de Rhodes, Cos, Théra, etc...), reposant sur une dissimilation d'aperture. Un traitement ευ)εο illustre inversement une tendance à l'assimilation d'aperture, et est effectivement quelque peu attesté en ionien oriental. Mais il est peu probable que latin *Eolalii* en soit le reflet. Plus vraisemblablement, lat. *Eol-* est le fruit d'un compromis graphique malhabile pour noter une succession *ew*+ cons. devenue depuis longtemps étrangère aux habitudes combinatoires du latin.

3) Les adaptations latines posent des problèmes que, concision oblige, l'auteur omet parfois de formuler. Ainsi, p. 28, nous lisons que *les mots empruntés au grec ne fournissent aucun exemple de rhotacisme*. Or, certains emprunts au moins remontent sûrement à une époque antérieure au rhotacisme. N'est-ce point l'indice que σ grec et *s* du latin n'étaient point phonétiquement assimilables, parce que réalisés et perçus différemment ? Autre problème : il convient de distinguer radicalement datation d'une occurrence et datation effective de l'emprunt en tant que tel. Ainsi, la transposition de φιάλη en *fiola* a beau être d'occurrence tardive (Oribase), le traitement apophonique de *a* devant *l* vélaire manifeste un emprunt ancien, du même ordre que σκόπελος produisant chez Ennius *scopulus*. P. 29, la transposition de ἐξαντλεῖν en *exanclare* (du même type que **pōtlom*)*pōc(u)lum*) s'explique pareillement par assimilation de point d'articulation à un *l* vélaire ; c'est donc un emprunt ancien. P. 14, si grec μεσπίλη « néflier » et μέσπιλον « nèfle » se retrouvent en latin sous les formes *mespilum* (Pline) et *nespula* (glose), il convient de voir dans la première une translittération savante, dans la seconde un emprunt ancien (*l* une nouvelle fois vélaire). P. 12, la forme *scara* pour grec ἐσχάρα résulte-t-elle vraiment d'une hyphérèse de *e-* initial ? N'est-ce point plutôt une forme régressivement obtenue à partir de couples *eschola/schola*, indifféremment réalisés avec ou sans attaque vocalique ? P. 10, il est vrai qu'en latin *h-* initial n'empêche pas l'élision devant un mot grec emprunté (Virg. : *uid(i) Hecubam...*). Mais le même traitement s'observe aussi en grec, et le latin ne présente aucun trait original. P. 10, l'emploi de *h* comme signe intervocalique signalant un hiatus interne à date impériale s'observe certes dans des mots adaptés du grec (*Lahis* = Λαΐς), mais aussi dans des mots d'origine latine (*Ahenobarbus*). Il relève de l'orthographe latine de l'époque, et n'a rien à voir avec l'emprunt.

Rien de cela n'est grave, et ne retire à l'utilité de cet opuscule quoi que ce soit. Nous avons seulement voulu prendre l'auteur au mot de ses promesses. Espérons surtout qu'une fois la thèse enfin parue dans son intégrité les usagers qui auront apprécié cette grille auront à cœur de se plonger dans la lecture enrichissante d'un ouvrage essentiel.

Pierre MONTEIL.

Severin KOSTER, *Ille ego qui. Dichter zwuischen Wort und Macht* (Erlanger Forschungen, Reihe A, Geisteswissenschaften, Band 42) : Erlangen, Univ.-Bibliothek Erlangen-Nürnberg, 1988, 115 pages.

La deuxième partie du titre de ce livre nous en indique l'objet : une recherche sur tout ce que peut nous révéler la lecture au second degré d'un texte poétique. Il n'y a pas, nous rappelle l'auteur, une seule manière de lire la poésie ; celle-ci est par essence le domaine de l'ambiguïté, du non-dit ; il faut retrouver « les mots sous les mots », pour reprendre le titre du célèbre ouvrage dans lequel Jean STAROBINSKI a publié les *Anagrammes* de Ferdinand de SAUSSURE (N. R. F., Gallimard, 1971), auquel se réfère d'ailleurs S. KOSTER.

L'ouvrage se compose de six études, d'un intérêt inégal, à mon sens. La dernière, qui a pour titre *Kryptogramme ? Arcana uerba notata manu !* découvre avec une ingéniosité étonnante, mais qui ne m'a point convaincu, des messages codés, à force d'acrostiches et figures analogues, dans trois poèmes : Catulle, 36 ; Virgile, *Catal.* 5 ; Hor., *Ép.* II, 1, 260-270 (fin du poème). Je crois tout aussi discutable l'étude intitulée *Quaerit patria Caesarem ? oder Horaz und Augustus,* dans laquelle l'auteur s'efforce de dégager une interprétation anti-augustéenne des *Odes* III, 14 et IV, 15. Bien subtiles aussi me paraissent les recherches menées dans le chap. I, *Catulls Auserwählte* où, à travers quatre poèmes (10, 6, 13, 36), il détermine les critères selon lesquels Catulle fait le choix de ses amis et montre que pour lui, face aux caprices de Lesbia (Clodia), la défense de sa poésie est essentielle.

J'ai, en revanche, mieux apprécié les quatrième et cinquième études. La quatrième, *Der Barbier des Midas oder Persius und Nero* fait bien voir comment dans la *Sat.* I de Perse, derrière l'ambiguïté des mots se cache une satire dirigée contre Néron et son précepteur Sénèque ; dans *Vergils unbestellter Garten oder Columellas Berufung,* S. KOSTER nous démontre que le développement sur les jardins, auquel Virgile s'est refusé dans les *Géorgiques,* malgré l'invitation pressante d'Auguste (*Georg.* IV, 116-124 ; 147-148), a été repris par Columelle ; cela se manifeste dans le début du poème (*De re rustica,* X, 2-5) par un jeu de correspondances verbales tout à fait éclairant. Mais la recherche la plus remarquable me paraît être la deuxième, qui fournit au volume la première partie de son titre : *Ille ego qui oder Arma uirum ?* L'auteur y traite des quatre premiers vers de l'*Énéide*, conservés par Servius, généralement exclus par les éditeurs, comme la tradition indique que l'avaient fait Varius et Tucca *ut epici carminis grauitati parum aptos,* mais maintenus par certains d'entre eux, dont J. PERRET dans sa récente édition de la C. U. F. Non seulement il en démontre l'authenticité d'une façon beaucoup plus convaincante qu'on ne l'a fait jusqu'ici, mais il y joint un commentaire remarquable de l'introduction de onze vers qu'ils forment avec les sept premiers de la version généralement reçue.

Bref, un ensemble d'incontestable qualité, mais qui ne saurait susciter une totale adhésion ; de façon plus précise, la force de conviction du développement me paraît inversement proportionnelle au recours qui y est fait à des recherches sur des jeux verbaux plus ou moins ésotériques. Les meilleures sont celles qui mettent en jeu les pratiques philologiques les plus traditionnelles, mais utilisées avec une ingéniosité et une acuité d'esprit auxquelles il convient de rendre hommage.

J. HELLEGOUARC'H.

Dag NORBERG, *Les vers latins iambiques et trochaïques au Moyen Age et leurs répliques rythmiques* (Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien, Filologiskt arkiv, 35) : Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 1988, 148 pages.

Dans la ligne de ses travaux antérieurs, Dag NORBERG s'est proposé d'étudier

les modalités du passage de la versification latine classique à celle du Bas-Empire et du Moyen Age. Les données de base en sont bien connues : le sentiment de l'opposition quantitative brève-longue ayant disparu et l'accent verbal étant devenu un accent d'intensité, à la métrique quantitative classique, qui n'est plus perçue par les utilisateurs, se substitue un système qui en est directement dérivé, basé sur une alternance de syllabes toniques et de syllabes atones dans lequel les syllabes accentuées sont senties comme longues, les autres comme brèves. C'est ainsi que l'on est passé de la versification métrique à la versification rythmique et, de même qu'en prose le cursus médiéval est issu du rythme accentuel des clausules métriques, la versification rythmique s'est développée à partir des vers latins de la poésie classique. Cette évolution n'a été que progressive et irrégulière ; fort justement, l'auteur estime qu'il y a eu des « différences locales », mais aussi des « différences sociales » (p. 8).

Dag NORBERG examine cette évolution dans le cas de trois vers du système iambo-trochaïque : le dimètre et le sénaire iambiques, le septénaire trochaïque. L'avantage de cette étude par rapport à celle de la versification dactylique est que le nombre des poètes est plus limité et qu'ils témoignent d'une moins grande fidélité à leur modèle, ce qui permet de mieux saisir les tendances de l'évolution. Il relève les principaux traits suivants : simplification des structures parce que le nombre des substitutions est limité, le nombre des syllabes tendant à devenir fixe, raréfaction de la pratique de l'élision. Mais D. NORBERG nie que, contrairement à que pensent certains, le système de la métrique accentuelle soit lié à l'*ictus* de la versification classique. Pour lui, la scansion n'était plus alors qu'une pratique d'école, donc artificielle ; il est de ceux qui estiment que « en général, le vers était récité avec les accents de la prose » (p. 15). C'est de cet état de choses qu'est issu le vers rythmique : « il imite le rythme accentuel et la structure de la poésie métrique, mais néglige la quantité des syllabes » (p. 30). Dans la pratique, deux cas se présentent : ou bien alternance régulière de syllabes accentuées et non accentuées, ou bien irrégularité dans cette alternance ; il y a aussi différentes formes de combinaison de la régularité et de l'irrégularité. Le savant suédois étudie grâce à l'analyse minutieuse de nombreux poèmes la pratique des auteurs dont les maîtres sont principalement Ambroise, Prudence, Fortunat, etc. ; certaines tendances sont particulièrement relevées, notamment suppression des dissyllabes et dominance des proparoxytons en fin de vers, importance progressive de la rime ; mais il montre aussi la diversité des réalisations individuelles, soulignant ainsi le cas très particulier de la tradition des Iles Britanniques.

On ne peut que louer la précision et la rigueur de cette étude où se manifestent avec éclat la science et la compétence de son auteur. Je ferais cependant une réserve sur la manière un peu sommaire dont est réglé le problème classique des rapports entre *ictus* et accents. D. NORBERG déclare sans nuance que les vers étaient récités en gardant les accents des mots, mais, puisqu'il admet par ailleurs, je l'ai dit, qu'il peut y avoir en ces domaines des différences tenant aux temps et aux lieux, on aimerait savoir si cette affirmation est applicable à n'importe quelle époque et à n'importe quel cas. Je ne le pense pas pour ma part ; il y a sans doute bien des écarts entre les principes de la récitation du vers et sa réalisation effective.

A quelques détails près (par exemple, en ce qui concerne les accents dans les mots en français), la présentation est excellente ; mais lire *lĕgo* (et non *lĕgo*), p. 7, deuxième partie de la l. 7 ; p. 101, fin de la l. 23, ne faut-il pas écrire « pénultième » et non « antépénultième » ?

J. HELLEGOUARC'H.

Vittorio COLETTI, *L'Éloquence de la chaire (Victoires et défaites du latin entre Moyen Age et Renaissance)*, traduit de l'italien par Silvano SERVENTI : Paris, Les Éditions du Cerf, 1987, 248 pages.

Cette synthèse érudite étudie « le processus d'affirmation de la langue vulgaire » (p. 11) aux dépens du latin dans le domaine religieux en Italie du début du Moyen Age à la fin du XVI[e] siècle, « la marche en avant de la langue nationale ». Deux tendances s'opposent tout au long de cette histoire au « parcours dialectique et toujours contradictoire » (p. 98) : il faut que l'Église éduque les fidèles, donc que la prédication soit en langue vulgaire (Concile de Tours, 813), mais il faut empêcher les interprétations individuelles du Texte Saint, l'émancipation des laïques, les contestations hérétiques : dès 1197 Odon, évêque de Paris, défend aux illettrés de prêcher, même hors des églises, et aux fidèles de les écouter sous peine d'excommunication ; les Synodes de Toulouse (1229) et de Tarragone (1234) interdisent la possession de la Bible en vulgaire, hormis le Psautier. C'est qu'il y avait eu la prédication des Vaudois et Pierre Valdès avait traduit Évangiles et Épîtres. Mais au XIII[e] siècle en Italie les plus fameux prédicateurs, saint François d'Assise et Girodano de Pise, O. P., utilisent le vernaculaire ; de même au XIV[e] sainte Catherine de Sienne et Giovanni Dominici, qui cherchent à émouvoir plus qu'à instruire, l'une à grand renfort de métaphores, l'autre par des symétries, antithèses et accumulations. Les humanistes, Valla en tête, déprécient « la culture vernaculaire » tandis que Savonarole à la fin du XV[e] siècle essaie d'exprimer en vulgaire les concepts et définitions de l'aristotélisme. Avec l'imprimerie les livres se multiplient, ce qui donne à ces problèmes un tour plus aigu et dramatique ; la prédication paraît menacée : en 1548 un médecin « prend beaucoup plus de plaisir à lire l'Évangile seul dans *sa* chambre qu'à entendre mille prédicateurs même excellents » (p. 140). Dans ses *Capricci di Giusto Bottaio* (1546-1548) Giambattista Gelli souhaite que philosophie et théologie soient accessibles à toutes les couches de la société et déplore qu'il faille « perdre quatre ou six ans de ses meilleures années à apprendre une langue pour pouvoir ainsi par son intermédiaire étudier les sciences » (p. 161) ; refuser que les offices religieux soient en vulgaire c'est tenir le peuple à l'écart, vouloir garder son pouvoir et ses privilèges. Brucioli verra sa traduction en toscan du Nouveau (1530) et de l'Ancien (1532) Testament condamnée en 1557 ; l'Index de 1559 étendra la condamnation à toutes les versions autres que la Vulgate. M. COLETTI retrace en détail les affrontements dont le Concile de Trente fut le théâtre non seulement sur le problème des traductions, mais aussi sur la question de la messe : elle devra rester en latin car elle n'a pas besoin d'être comprise (sauf du célébrant) pour exercer son action sur les chrétiens (p. 222). Seule la prédication se fera en vulgaire ; mais faute de vouloir traiter les problèmes théologiques de fond le sermon au XVII[e] siècle « se codifie comme un genre littéraire » élégant et fleuri dont sont exclus les éléments populaires traditionnels, fables et proverbes (p. 234).

On regrettera que la traduction soit parfois défaillante ou embarrassée [1]. M. COLETTI fait un usage abondant des mots « culture » et « culturel » qui paraîtront peut-être anachroniques pour cette période. Y a-t-il en Italie avant le XIX[e] siècle *une* langue nationale (et populaire) ? On pourra nuancer les jugements sévères portés sur l'attitude de la hiérarchie catholique et les raisons de cette attitude. Quoi qu'il en soit il s'agit là d'un livre instructif et souvent passionnant.

Jacques CHOMARAT.

1. *Tuscice* (p. 67, n. 18) signifie « en toscan », non « en tudesque » ! *Vitiatas scripturas vulgares* (p. 207) désigne des traductions fautives, plutôt que « factices ». Qu'est-ce qu'une « redondance polémique » (p. 229) ? un « rebondissement » peut-être ?, etc.

Otto HILTBRUNNER, *Bibliographie zur lateinischen Wortforschung*. Band 3 : *Atrox-causa* : Bern/Stuttgart, Francke, 1988, 310 pages.

L'ouvrage avance rapidement et s'améliore constamment dans sa présentation et dans sa méthode ; l'information est bien à jour et très riche (444 numéros pour *auctoritas* !) et parfaitement dominée dans la synthèse limpide et dense qui termine chaque article. Le choix des termes est inévitable et privilégie le vocabulaire intellectuel, littéraire et politique ; il y a donc des absents dans le vocabulaire concret : *balbus* et *brutus*, *cancer* et *canis*, etc. En revanche les mots-clefs sont traités de façon très fouillée : le groupe d'*auarus* et d'*auaritia*, celui d'*auctor*, *auctoritas*, *augur*, *auxilium* (sans *augeo* ni *augustus*), ou encore *bene* et *bonus*, *cado* et *caducus*, *cano* et *carmen*, *caritas*, *causa*. La doctrine est très enrichissante et très sûre. On pourrait certainement alléger la bibliographie en évitant les répétitions à propos des termes solidaires, en abrégeant la mention des manuels connus (*ERNOUT et THOMAS* !) et en supprimant les références occasionnelles qui n'apportent rien. Le lecteur est évidemment impatient d'aller plus avant dans le lexique latin et de gagner un peu d'espace sur ses rayonnages ; en tout cas la place de cet indispensable outil de travail y est réservée d'office. Çà et là chacun peut ajouter quelques références : le *Donat* de L. Holtz, opportunément cité à propos de *auctor* (mais moins opportunément pour *bellum* !), s'imposait en tête de *barbarismus* ; le livre de DAUGE sur le *Barbare* (Latomus, 1981) n'est pas mentionné ; les pages de DUMÉZIL sur *augur* (*Idées romaines*, 1969, p. 79-102) restent importantes.

Pierre FLOBERT.

Histoire des textes.

Gernot Rudol WIELAND, *The latin glosses on Arator and Prudentius*, in Cambridge Univ. Libr. ms GG 5, 35 (Pontifical Institute of mediaeval Studies) : Toronto, 1982, X et 286 p.

G. R. WIELAND s'est proposé de décrire et d'analyser dans cet ouvrage les gloses que porte le manuscrit GG 5, 35 de la Bibliothèque Universitaire de Cambridge ; non pas tout le manuscrit, mais seulement (si l'on peut dire) deux de ses textes : les poèmes d'Arator, *De act. apost.*, et de Prudence *Psychom.* Cela représente tout de même 20 000 gloses dont l'étude est menée avec une extrême minutie, mais aussi avec une grande hauteur de vues, et — mérite appréciable en la matière — dans un style clair et alerte. Rien ne manque à la satisfaction du lecteur érudit : précision des références, prudence dans les appréciations, richesse de la bibliographie ; le tout couronné par un imposant dictionnaire des gloses lexicales (p. 200 à 271). Les « fonctions » des gloses sont très bien analysées : elles peuvent être « prosodiques » indiquant la place de l'accent (au passage, controverse sur l'accentuation des mots suivis de *-que*) ; les plus nombreuses sont « lexicales », visant à éclairer un terme par la mention d'un synonyme (ou quasi-synonyme, ou antonyme nié). Parfois elles atteignent la dimension de la paraphrase (p. 42 sq.). Nombreuses sont les gloses à finalité « grammaticale », qui précisent la partie du discours par exemple. Un curieux procédé — qui n'est d'ailleurs pas sans fondement chez Donat et Priscien — est l'utilisation de prépositions pour distinguer les cas : *ab*, *cum*, *in*, etc..., pour l'ablatif. Ainsi les glossateurs aidaient-ils des locuteurs de vieil anglais à identifier en latin des formes casuelles non existantes chez eux ; de même l'usage de O pour signaler un vocatif. (On songe au passage que ces pratiques doivent rendre très circonspects les éditeurs modernes, la préposition-glose pouvant glisser dans le texte lui-même, quand le rythme ne s'y oppose pas). Le pronom relatif appelle lui aussi de nombreuses gloses, vu la souplesse déroutante